



La jeune femme, à demi couchée sur une chaise longue. (Page 190.)

il va se passer ici quelque chose d'épouvantable... car vous savez combien M. Bastien est violent, combien Frédérik est résolu, et, quant à moi... je le sens, malade comme je le suis, c'est me frapper à mort que de m'arracher mon fils.

— Madame, les moments sont précieux... permettez-moi d'abord de faire appel à votre franchise.

— Parlez.

— Hier soir, à la suite de la discussion que vous avez eue avec votre mari... une scène atroce a eu lieu... et cette nuit...

— Monsieur...

— Je sais tout, madame.

— Encore une fois, docteur...

— Je sais tout, vous dis-je, et, avec votre courage habituel, vous vous êtes, j'en suis certain, résignée à cet abominable traitement afin de ne pas donner lieu à un éclat déplorable, et d'éviter une collision terrible entre votre fils et votre mari. Oh ! ne cherchez pas à le nier... votre salut, celui de votre fils dépendent de la sincérité de votre aveu...

— Mon salut ? ce ui de mon fils ?

— Voyons, madame... croyez-vous que la loi reste désarmée contre d'aussi atroces excès que ceux dont votre mari s'est rendu coupable envers vous ? Non ! non ! Et de sa stupide férocité... il y a des témoins. Et ces témoins, c'est Marguerite... c'est moi qui ai été appelé à vous donner mes soins, en suite de ces horribles sévices qui autorisent, qui justifient une demande en séparation. Cette demande, il faut la former aujourd'hui.

— Une séparation ! s'écria Marie en joignant les mains avec transport, il serait possible ?

— Oui, et vous l'obtiendrez ; fiez-vous à moi, madame... Je verrai vos juges, je ferai valoir vos droits, vos chagrins, vos malheurs. Mais avant de former cette demande, ajouta le docteur en hésitant, car il sentait toute la délicatesse de la question qu'il soulevait, il est indispensable que David s'éloigne.

A ces mots, Marie tressaillit de surprise et de douleur ; les yeux attachés sur ceux de M. Dufour, elle tâchait de deviner sa pensée, ne pouvant comprendre pourquoi, lui, le meilleur ami de David, demandait qu'il fût éloigné.

— Nous séparer de M. David, dit elle enfin, au moment où mon fils a tant besoin de ses soins ?

— Madame, croyez-moi... le départ de David est indispensable... David lui-même l'a senti... car il est résolu de s'éloigner.

— M. David ?...

— J'ai sa parole.

— C'est impossible...

— J'ai sa parole, madame.

— Lui... lui... dans un pareil moment, il nous abandonne ?

— Pour vous sauver... vous et votre fils.

— Pour nous sauver ?...

— Sa présence auprès de vous, madame compromettrait le bon succès de votre demande en séparation.

— Pourquoi cela ?...

Il y eut dans la question de Marie tant de candeur et de sincérité ; elle témoignait si pleinement de l'innocence de son cœur, que le docteur Dufour n'eut pas le courage de porter un nouveau coup à cette angélique créature en lui parlant des bruits odieux que l'on commençait à répandre sur elle et sur David ; il reprit :

— Vous ne pouvez douter, madame, du dévouement, de l'affection de David ; il sait tout ce que son départ doit avoir de regrettable... de pénible pour Frédérik, mais il sait aussi l'indispensable nécessité de ce départ.

— Lui, partir !..

A l'accent déchirant avec lequel Marie prononça ces deux seuls mots : « lui, partir ! » le docteur devina pour la première fois et comprit la grandeur de l'amour que Marie ressentait pour David ; en songeant à cet amour profond et pur, né des causes les plus nobles, les plus saintes, le cœur du

médecin se brisa. Il connaissait la vertu de Marie, la délicatesse de David, et, à cette fatale passion, il ne voyait pas d'issue.

Marie, après avoir silencieusement pleuré, tourna vers le docteur son pâle et douloureux visage baigné de larmes, et lui dit avec accablement :

— Monsieur David... juge à propos de s'éloigner... mon fils et moi nous nous résignerons... Votre ami nous a donné trop de preuves de son admirable dévouement pour qu'il soit permis de douter un instant de son cœur ; mais... je dois... vous le dire... son départ portera un coup affreux à mon fils.

— Mais vous lui restez... vous, madame, car, je n'en doute pas, une fois votre séparation obtenue, tout me fait espérer qu'on vous le laissera...

— Tout vous fait espérer qu'on me laissera mon fils ?

— Sans doute.

— Comment ? reprit Marie, en joignant les mains et regardant le docteur avec une inexprimable angoisse, cela peut donc faire... un doute... que l'on me laisse mon fils ?

— Il a plus de seize ans... et légalement, en cas de séparation, le fils suit le père... une fille vous resterait.

— Mais alors, reprit Marie toute palpitante de crainte, si je n'ai pas la certitude de garder mon fils, à quoi bon cette séparation ?

— D'abord, à assurer votre repos, votre vie peut-être... car votre mari...

— Mais mon fils !.. mon fils !..

— Nous ferons tout au monde... pour obtenir qu'il reste avec vous.

— Et si on ne me le laisse pas ?

— Hélas !... madame...

— Ne pensons plus à cette séparation, monsieur Dufour.

— Songez donc, madame, que c'est vouloir rester à la merci d'un misérable qui vous tuera quelque jour...

— Du moins auparavant il ne m'aura pas enlevé mon fils.